

chris  
de stoop

---

ceci est ma ferme

**CHRIS DE STOOP**

---

**CECI EST MA FERME**

Chris de Stoop est né dans la ferme de ses parents au cœur du pays flamand, il présente comme un acte de trahison le choix d'entamer des études et d'effectuer une carrière de grand reporter dans le monde entier.

Après la disparition de son frère, l'auteur décide de reprendre l'exploitation familiale. Il tente alors de décrire un terrain, aussi intime qu'universel, qui se trouve menacé : dans cette partie de la Belgique, les industriels du port d'Anvers ont commencé des négociations complexes avec divers organismes gouvernementaux et associations de défense de l'environnement, l'avènement de la gestion écologique du pays flamand signe la mort de tout un mode de vie rural.

En dépit de ce danger, avec une énergie puisée dans ses souvenirs d'enfance, l'auteur s'efforce de faire revivre la ferme familiale.

À travers ce best-seller, Chris de Stoop offre un récit puissant et coloré, vivant, très humain, non dénué d'une certaine portée politique, sur l'usage que l'on peut faire en Europe des paysages hérités de l'histoire ancestrale.

CECI EST MA FERME

Chris de Stoop est né en 1958 dans une ferme du polder de Waas. Après des études de philologie germanique et de sciences de la communication à l'université de Louvain, il intègre la rédaction du magazine *Knack* en 1982. En trente ans, il écrit plus d'un millier d'articles, principalement sur des questions sociétales, en Belgique ou à l'étranger. Grand reporter passionné, il n'hésite pas à prendre des risques. Ses livres en témoignent. En 1992, paraît *Elles sont si gentilles, monsieur* (traduit en français en 1993), sur le trafic sexuel des femmes en Europe. La BBC en fait un documentaire, des commissions d'enquête parlementaires sont créées, des réseaux criminels démantelés, de nouvelles lois votées. *Vite, rentrez le linge!*, en 1996, témoigne de son immersion pendant plus d'un an parmi les immigrés clandestins en Europe. Suivent une enquête sur un crime lié à une affaire de drogue, une autre sur un travailleur du sexe albanais – prix Gouden Uil des Lecteurs – durant laquelle il voit la mort de près. En 2010, son livre sur la première Occidentale à commettre un attentat-suicide en Irak a un fort retentissement (paru en 2013 en France sous le titre *La Guerre sainte de Muriel*). Paru en néerlandais en 2015, *Ceci est ma ferme* a été élu livre du mois par l'émission télévisée «De Wereld Draait Door» et a reçu le prix de la librairie flamande.

CHRIS DE STOOP

CECI  
EST MA FERME

Traduit du néerlandais (Belgique)  
par Micheline GOCHE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Dit is mijn Hof*

Ouvrage publié avec le concours  
de Flanders Literature  
(flandersliterature.be)



© Chris de Stoop, 2015  
Originally published by De Bezige Bij, Amsterdam  
© Christian Bourgois éditeur 2018,  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-267-03092-1

## Prologue

Nous voici, mon frère et moi, en fin d'après-midi, les pieds profondément enfoncés dans la boue, bleus de froid, à appeler les vaches : « Viens, viens, viens », tandis que, derrière nous, des balles rebondissent soudain sur le toit de l'étable. Instinctivement, nous nous serrons l'un contre l'autre et scrutons les alentours. Les champs et les prés détrempés s'étendent devant nous jusqu'à l'horizon, entourés de fossés pleins à ras bords. Le seul élément inhabituel que nous voyons est un bulldozer, au-delà des pâturages, derrière la clôture.

Les vaches âgées sont faciles à rassembler. Elles prêtent encore l'oreille à des petits noms tels que Trépignette, Piquette ou Blanchette et ont déjà passé un hiver dans la chaleur de l'étable. Indolentes, elles passent la barrière et pataugent vers l'enclos en longeant le long silo rempli de maïs fraîchement coupé, dont l'odeur douce-amère flotte dans l'air comme une vapeur humide. Balançant leurs croupes volumineuses et grognant de plaisir, elles se dandinent à l'aveuglette vers l'étable, tout droit jusqu'au râtelier où le foin les attend.

Quant aux sept jeunes génisses, qui ont les pastilles orange encore brillantes dans les oreilles, il faut pourtant les amener sans aucun coup de bâton à la barrière, qu'elles ont franchie il y a peu, en septembre, afin d'entrer, pour la première fois, dans le pré avec le taureau reproducteur. Nous les stimulons avec de grands mouvements de bras, nous appelons et crions, nous glissons et nous sommes trempés. Chaque fois, au dernier moment, elles se retournent et repartent précipitamment en nous frôlant. Avec de grands mugissements, elles s'égaillent de tous côtés. Et comme, depuis notre enfance, il est établi que je suis le plus rapide et mon frère le plus fort, c'est toujours moi qui dois courir derrière elles.

Le vent se fait plus vif, je saute au-dessus des mottes d'herbe au bord d'une mare, perds l'équilibre et tombe de tout mon long dans la boue. Épuisé, je regarde, pendant une demi-minute, les plaques grises et noires qui glissent les unes sur les autres au-dessus de moi. Combien de fois avons-nous fait cela ensemble? J'ai toujours trouvé formidable de sortir et de rentrer le troupeau avec mon frère. En échange, je reçois, tous les deux ans, un quartier de viande à emporter chez moi. Non pas de la meilleure vache, qui vaut trop cher, mais de la plus mauvaise. J'ai donc acheté un congélateur et parfois je mange de la viande de vache pendant des mois, jusqu'au dégoût. Qui arrive d'autant plus rapidement que j'ai bien connu la vache en question.

Finalement, nous réussissons à ouvrir complètement le fil de clôture à un autre endroit et à mener ainsi les génisses à l'enclos par une déviation – une tactique de dérivation éprouvée. Mon frère marche



devant les bêtes avec une fourche de foin pour les attirer dans l'étable. Dès que la dernière est entrée, nous poussons très vite le verrou. Morts de fatigue, nous nous appuyons au mur, dont le bas est noirci par le fumier. Nous sommes luisants de sueur et de crasse.

Bien que j'aie cessé de fumer il y a vingt ans, je roule une cigarette, pour l'accompagner. Une fine, car il est avare de son tabac et il me tient à l'œil. Nous fumons et nous nous raclons la gorge sans dire un mot.

Maintenant, tout le bétail a quitté le pâturage et seul, le bulldozer reste là, dans la pluie qui se transforme peu à peu en neige fondante. À l'intérieur, nous nous sentons bien entre les corps fumants des vaches. Mais nous ne commentons pas, comme autrefois, toute l'opération avec satisfaction, nous ne répétons pas à l'infini que c'était difficile, qu'elles étaient farouches et quel bonheur nous éprouvons de les avoir ramenées toutes à l'étable, non.

«Le métier de fermier, c'est presque terminé, dit mon frère pour la millième fois, les traits marqués, à la fois, par la peur et le dépit. Ils veulent que nous partions.

– Ce n'est pas encore fait », dis-je.

Nous nous taisons à nouveau et regardons, autour de nous, l'étable dont la dégradation se remarque peu à peu aux tuyaux tordus et aux abreuvoirs rouillés. Les vaches se sont déjà couchées, serrées les unes contre les autres, leur lourde tête posée sur le ventre de leur voisine. Leurs yeux brillants répondent à notre regard. Leur haleine apparaît dans un nuage vaporeux. Les génisses sont encore très agitées. Parfois, n'en pouvant plus de la grattelle, elles se frottent contre les

murs. Parfois aussi, elles courbent le dos et lèvent la queue pour pisser et chier abondamment. Cela gicle jusqu'à nos visages.

« Braves bêtes, dis-je en me forçant, pour l'amadouer. Une belle exploitation de vaches allaitantes, autonome et florissante. Pour un paysan, que demander de plus ?

– Elles ont la chiasse, dit-il. La ferme ne tourne plus rond. »

L'exploitation a besoin d'un nouveau permis écologique et il craint que l'ancien tas de fumier qui est à l'air libre ne pose problème. Qu'ils disent que le purin se répand dans le sol, que l'amas de fumier n'est pas recouvert, que les voisins sont incommodés par l'odeur. Et quid de l'émission d'ammoniac et du dépôt d'azote ?

Je sors pour pisser. Rien n'est plus relaxant qu'uriner contre un arbre ou un buisson, le gland au vent, en communion avec la nature, libre comme un oiseau. « Les fleurs vont mourir, gamins ! », criait maman autrefois. Mais nous, morveux au visage plein de boutons, nous récidivions, pour délimiter notre territoire. J'avais quatre ou cinq ans lorsque mon frère m'a demandé en ricanant de pisser sur un fil de fer barbelé. Un petit jeu classique d'enfants de paysans, pour ce que j'en savais. Un choc électrique a traversé mon zizi. Comme si la foudre était tombée à côté de moi.

Maintenant, mon frère est assis sur le muret, près de l'ancienne porcherie ; c'est son coin favori, duquel on peut facilement surveiller les vaches, qu'elles soient dans l'étable ouverte ou dans le pré situé derrière le verger. Ainsi, il peut voir si elles sont en chaleur, si

elles sont pleines ou si elles ont un veau en dessous d'elles. Je vais m'asseoir à côté de lui. Ensemble, nous regardons les bêtes. Là, je me sens à nouveau envahi par cette mélancolie qui, parfois, me colle tellement au corps. Nostalgie non seulement de la famille, mais aussi de la ferme, des champs et des ruisseaux, nostalgie de la vie en pleine terre et en plein air, nostalgie de toutes les choses anciennes et familières qui ont toujours existé.

Je me dis qu'il est beau de vivre au milieu de ces grands et doux animaux, comme cela se passe ici de mémoire d'homme, et je me demande si un jour viendra où, soit parce que tout le monde sera végétarien, soit parce que la viande sera fabriquée dans des laboratoires, soit parce que le dernier fermier aura disparu, nous ne pourrons plus nous imaginer avoir eu comme animaux de compagnie des vaches de mille kilos. Serait-ce dommage?

Derrière nous, le cri rauque d'un faisan jaillit des buissons. Une nuée d'oiseaux nous survole, des vanneaux? Non, des pigeons.

Puis, plusieurs coups de feu puissants se succèdent à nouveau. Je sursaute et j'entends une décharge de petites balles sur la tôle ondulée. Un bruit aigu de roulement de tambour, semblable à celui que ferait un seau de billes que l'on verse sur le toit. À gauche et à droite, je vois tomber des pigeons blessés, les uns piaillant encore, les autres en lambeaux, stoppés dans leur fuite par un large jet de grenaille.

Bien sûr, c'est le chasseur, ce drôle d'hurluberlu. Caché derrière le petit bois d'aulnes, il tire sur des ramiers. S'il ne les combat pas, il peut être tenu personnellement responsable des dégâts qu'ils occasionnent.

Autrefois, maman l'avait appelé à plusieurs reprises parce que les pigeons nichent dans les combles qui surplombent l'étable et se reproduisent comme des rats. Ils chient sur tout ce qui est en dessous, y compris les vaches. Les clôtures et les grillages bruns sont tout blanchis de leurs fientes.

« C'est un scandale, dis-je en râlant. Un bain de sang . »

À grands pas, mon frère entre dans la maison où, sauf l'année de son service militaire, il a passé toute sa vie, qui présente tout à coup un aspect différent et éveille des sentiments nouveaux. C'est la pagaille. Fatras sur la table, assiettes recouvertes de moisi dans l'évier, toiles d'araignée devant les fenêtres. Car maman, qui s'est toujours occupée de lui, est attachée maintenant à un lit d'hôpital, entourée de machines ronflantes et vrombissantes. Maman était toujours là pour parler avec lui du temps, du bétail, de la récolte, de tous les autres sujets de la ferme. Il se retrouve seul, pour la première fois de sa vie. La solitude, pour lui, c'est la fin de tout. Pour maman, c'est pire encore. Pour moi, non, je me sens bien quand je suis seul. Mais il ne se plaint pas, il a encore assez de tabac et le congélateur est plein.

La pluie et le vent fouettent l'ancienne maison paysanne, les gouttières cliquent, les chevrons ruiselants, devant la fenêtre, se balancent et craquent. Mon frère tapote sur le baromètre, comme papa le faisait toujours autrefois. L'aiguille saute sur « mauvais temps ». Le bulletin météo à la radio prévoit également beaucoup de neige et un gel intense pour les prochains jours. Les abreuvoirs des vaches vont donc peut-être geler et il devra leur donner à boire, toute la journée, à l'aide d'un seau. C'est un sale hiver.

« Il n'y a plus de saison normale, dit-il.

– Le météorologiste se trompe parfois », dis-je d'une voix apaisante.

Nous sommes assis de chaque côté du poêle, selon notre longue habitude. Mon frère est à demi affalé sur son canapé de cuir noir, une main sous son menton, la tête entourée de fumée. J'ai à lui parler.

« Maman est finie, dit-il. Elle ne sera plus jamais bien. Elle ne reviendra jamais.

– Nous n'en savons rien. »

Il écrase son mégot et allume aussitôt une nouvelle cigarette. Puis il prononce une parole difficilement contestable : « Ceci est une exploitation familiale. »

Je le contredis pourtant : « Dis donc, c'est ta ferme ! Depuis des années.

– C'est notre ferme », insiste-t-il, comme s'il s'y était entraîné.

– Oui », concédé-je et je me lève. C'est vrai. C'est une exploitation familiale.

– Dis-moi un peu, demande-t-il alors, les yeux fermés, quand pars-tu ?

– Après-demain, dis-je prudemment. Pour Haïti. Pour le séisme. Pour voir comment les petits fermiers survivent. »

Il n'a jamais supporté d'entendre parler de voyages. Comme si c'était déjà une forme de désertion. La vie n'était donc pas assez intéressante ici ?

Mais maintenant, il n'émet aucune protestation. Il opine, il laisse tomber. Nous ne parlons presque jamais de mon cadre de vie, toujours du sien. Du nôtre.

Je l'abandonne avec sa barbe d'une semaine, ses doigts jaunis par la nicotine et son front creusé de

lignes horizontales qui font penser à une portée musicale. Tandis que je monte dans la voiture, quelques oies viennent cacarder bruyamment au-dessus de l'enclos. « Voilà les oies de l'hiver, disait maman jadis. Tenez-vous solidement aux branches des arbres parce qu'il va geler à pierre fendre. »

## 2

### Zaligem Le lointain

J'ai installé maman sur la cuvette des toilettes. Tel un oiseau paralysé, elle est assise sur le pot, le visage grimaçant d'inquiétude. Elle est constipée et souffre plus que lorsqu'elle a accouché de moi, selon ses dires. Après dix minutes sans résultat, elle me demande de la reconduire à sa chambre.

« La ferme est perdue, dit-elle, une fois de plus. J'y ai travaillé pendant soixante années. J'aimais ça.

– À quatre-vingts ans, tu soignais encore les veaux, dis-je.

– J'ai élevé des milliers de veaux. Des dizaines de milliers de porcelets. Trait des vaches. Lavé tous les jours l'écrémeuse et la trayeuse.

– Et fait le ménage.

– Mettre les céréales en gerbes, ramasser les pommes de terre, arracher les betteraves. En plein soleil. Sous les averses. Toujours occupée.

– Jamais de pause.

– La dent d'un cheval et la main d'une femme ne s'arrêtent jamais, disait l'adage. Pas de sorties, les animaux passaient avant.

– Et les enfants.

– Jusqu'à la fin, je m'occupais encore du potager. Maintenant, je ne peux plus rien faire. Plus marcher. Plus me lever. Plus me laver. »

Maman porte la main à son ventre. « Même plus aller aux toilettes. »

Elle me regarde au fond des yeux : « Je ne peux même plus pleurer. » Elle perd quasi toutes ses fonctions, mais, en ce moment, c'est cela qui lui semble le plus grave. C'est cela qu'elle désire de toutes les forces qui lui restent. Pouvoir à nouveau pleurer.

Elle est assise près du balcon, avec vue sur l'immense statue de Marie, qui surmonte la tour de l'église et qui est appelée, dans le langage populaire, Marie la Dorée, à cause de la feuille d'or qui la recouvre. Il y a quelques mois que nous avons rentré les vaches pour la dernière fois, le gel était intense et la neige abondante ; en effet, maman n'est plus jamais retournée à la ferme. Elle occupe, à présent, une chambre dans le centre de soins « La Ferme », exploité par les sœurs de la Sainte Famille, dans la rue de la Ferme, à Saint-Nicolas. Elle y a été accueillie avec beaucoup de chaleur et de bienveillance par les religieuses et les infirmières.

Maman, qui ne pouvait pas rester tranquille une minute, qui avait toujours de l'énergie pour deux, est maintenant clouée dans un fauteuil roulant. Elle est brisée par l'ostéoporose. Tous ses os sont fortement décalcifiés et fragiles comme des tiges de roseaux en hiver. Elle est tombée et s'est fracturé la rotule, la hanche et le bassin. Ce matin-là, mon frère l'avait aidée à s'habiller puis il était allé nourrir les vaches. Lorsqu'il est revenu de l'étable, il l'a trouvée sur le sol. Il l'a relevée et a appelé le médecin. Tandis qu'on



la sortait de la maison, elle s'est redressée et lui a crié : « Je reviens ». Une opération de la rotule a échoué et aucune autre intervention n'a été tentée. Il n'y a plus aucun espoir de guérison.

« Depuis ce matin, j'ai tous les documents officiels, dis-je.

– Et ? » Elle me regarde d'un œil vitreux.

« Je suis maintenant ce que l'on appelle un agriculteur en tant que profession complémentaire. Paysan à temps partiel, donc. J'ai une entreprise, que j'ai aussi appelée La Ferme. J'ai un numéro d'agriculteur et je peux commencer. »

Son visage s'éclaire. Pour la première fois depuis des mois, sa bouche esquisse un pâle sourire, qu'elle essaie encore, en vain, de réprimer. « Toi qui étais toujours le nez dans les livres. Te voilà maintenant paysan ?

– Oui, mais sans grande connaissance du métier.

– Toute vache a commencé en tant que veau.

– Ce n'est que pour une brève période. Pour maintenir l'unité du bazar. »

Aussi longtemps qu'elle sera en vie. Cela, je ne le lui dis pas, mais telle est mon intention. Maintenir sa ferme et le terrain en état, écrire entre-temps, et finalement revenir dans le polder.

Maman gémit de douleur et doit se rendre d'urgence aux toilettes. Je pousse son fauteuil jusqu'à la salle de bains. Lorsqu'elle a terminé, je tire rapidement la chasse, en fermant les yeux. Ayant regagné sa place près du balcon, elle m'interroge avec inquiétude sur la couleur de ses selles. Je ne peux répondre.

« Il y en avait beaucoup ? », demande-t-elle avec insistance.

Je garde le silence.

«Je suis quand même ta mère!», crie-t-elle. Sans bruit, elle commence à pleurer, comme l'indiquent le plissement de ses yeux et les secousses de ses épaules, mais sans larmes.

«Oui, maman, il y en avait beaucoup. Vraiment beaucoup, maman. C'était énorme, maman.

– Vas-y, dit-elle, calmée, soulagée. Va dans notre ferme.»

\*

Quand je roule vers le polder, je suis un danger sur la route. Dès que je laisse derrière moi les murs des bureaux et des entreprises, la colonne des camions et des conteneurs, le nœud des voies ferrées et des autoroutes de la région du port, que je prends la déviation qui mène à la maison du polder et suis le chemin sinueux qui va à Saint-Gilles en passant par Verrebroek et Meerdonk, je me sens tout excité. Je me remplis les yeux: les champs, les prés, les fossés et les digues captent toute mon attention. De même que les fermes mortes, les étables délabrées, les granges éventrées. Comme d'autres hommes suivent les femmes du regard, je contemple les douces vaches et les robustes tracteurs. Jusqu'à ce que je quitte la route et me retrouve avec une roue sur le bas-côté ou dans le fossé.

D'où me vient cette avidité que le paysage éveille? Ce que j'ai sous les yeux a manifestement une signification importante pour moi. Parce que cela me rappelle les liens avec ma famille? Soudain, j'en fais à nouveau partie, même si je l'ai quittée depuis mes années d'études. Alors, l'enfant du polder remonte en moi. Alors, ce lointain revient en moi.

Le moment le plus intense est celui où je vois s'étendre devant moi le polder de Zaligem, où j'ai grandi. Je savoure le plaisir d'examiner notre champ, sous lequel se trouve le couvent dont les membres ont défriché cette région, il y a près de mille ans ; je savoure le bonheur d'entrer dans notre enclos de la rue Kemphoek. La grande barrière bleue aux petites chevilles blanches s'ouvre en grinçant. La boîte aux lettres, un pot à lait métallique dans lequel une fente a été sciée, est remplie d'imprimés publicitaires. Mais le gigantesque noyer qui, depuis deux cents ans, montait la garde à côté de la grille, a été coupé il y a quelques années. Parce que les pompiers s'étaient plaints de ses branches envahissantes et que l'arbre était malade et vermoulu. Cela m'a fait mal, car j'y ai vu une préfiguration de la fin de l'exploitation agricole.

La ferme a conservé sa forme traditionnelle de fer à cheval. La maison, allongée, est située à bonne distance de la rue, et sa façade ne donne pas sur celle-ci, car elle est orientée vers le sud pour capter le maximum de soleil. En face de la maison, se trouve une énorme grange de près de cinquante mètres de long et dix mètres de haut, couverte d'un grand toit en bâtière constitué de cinq mille tuiles rouges, dont les portails, les portes et les volets sont peints en vert. Une ancienne grange identique se trouvait à angle droit de la maison, mais elle a été renversée par une forte tempête et remplacée par un entrepôt moderne. Le côté de l'exploitation qui fait face à la rue est ouvert, protégé seulement par une épaisse haie de troènes, toujours verte et pleine d'oiseaux.

Je nettoie le poêle pour qu'il fonctionne à nouveau correctement. Le fond est complètement recouvert

de suie et de cendres qui y sont restées collées. Quel bonheur de sentir la chaleur sur mon visage et de voir la fumée s'échapper à nouveau de la cheminée. Le poêle à mazout se trouve dans un foyer flamand avec encadrement de bois noir et paroi intérieure en maçonnerie. Il y a longtemps, c'était un feu ouvert et, quand j'étais petit, il y avait un poêle de Louvain, qui ne servait pas seulement à chauffer la maison, mais aussi à cuire les aliments. Le soir, nous nous asseyions tous autour de ce feu, les pieds en chaussettes sous le tuyau rougeoyant. Cet endroit a toujours été le point de chute de la ferme, de la famille, il l'est encore aujourd'hui.

À côté du foyer, il y a deux portes brunes vernies. Celle de gauche mène à une cave voûtée, un univers sombre et humide où se trouve encore la cuve dans laquelle on conservait, autrefois, la viande saumurée. Sur l'étagère qui surplombe l'escalier de la cave, j'aperçois quelques paquets de tabac de mon frère. Je reconnais aussi, à côté des bretelles de papa, la vieille tondeuse rouillée; je ressens un petit choc.

La porte de droite conduit à la *voûte*, la petite chambre qui est au-dessus de la cave, où nous dormions toujours, mon frère et moi. Il y faisait froid et l'humidité montant de la cave formait des fleurs de glace sur les vitres, en hiver. Parfois, nous mettions au pied du lit une brique chauffée emballée dans du papier de journal, qui continuait à chauffer pendant longtemps. Puis, nous nous couchions sous une montagne de couvertures, les pieds contre la pierre chaude, en sécurité dans notre nid malodorant, secoués de rires quand mon frère sortait une nouvelle insanité ou faisait une remarque obscène.